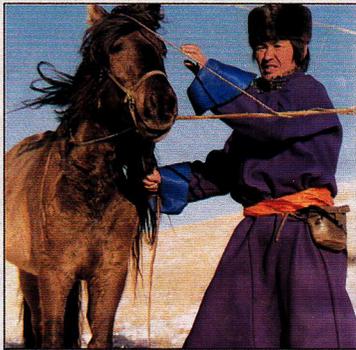


COUP DE FOUDRE Mongol

Sophie Hatier s'est passionnée pour la Mongolie, où les enfants montent à cheval dès 4 ans. Ses photos sont exposées au festival Chroniques nomades à Honfleur du 19 juin au 4 juillet.



Deux inséparables : le Mongol et sa monture.



– Pourquoi la Mongolie ?

– Je cherchais de vrais nomades qui vivent dans un rapport total avec la nature. J'avais travaillé sur le monde rural en France, mais je n'avais pas ressenti chez les agriculteurs cette fusion avec leur environnement. En Mongolie, les gens vivent cette osmose. Éleveurs, dans un climat très dur, ils sont obligés de se déplacer pour que leurs bêtes trouvent à manger. Mon premier voyage date de juin 1997. Je suis revenue cinq fois. Entre autres chez les Kazakhs qui chassent à l'aigle et chez les Tsantang, le dernier peuple chamanique.

– Comment vivez-vous en Mongolie ?

– J'embauche un interprète, via l'université d'Oulan Bator, on part en Jeep

et on s'arrête chez des personnes qu'on rencontre sur la route. Lors de mon premier voyage, nous sommes arrivés un soir dans une famille et nous sommes restés dix jours. L'hospitalité est un réflexe chez les Mongols : on ne vous pose aucune question, on vous donne un lit au milieu des autres. Les familles dorment sous cette vaste tente. Je n'arrive pas les mains vides, j'apporte de la farine, du thé, une écharpe boudhiste. On ne peut pas offrir n'importe quoi : par exemple, il faut éviter les emballages en plastique, parce qu'ils ne savent pas quoi en faire ! Il n'y a pas de ramassage des poubelles, dans la taïga.

– Vos souvenirs les plus durs ?

– Une nuit, près du lac Hövsgöl, les chiens n'arrêtaient pas d'aboyer, j'ai

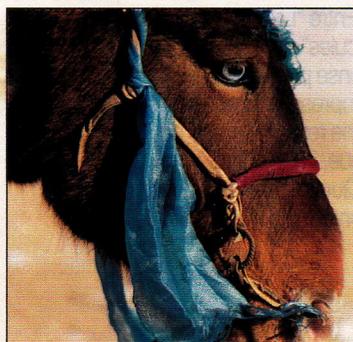
demandé si l'on ne pouvait pas les faire taire : on m'a répondu qu'ils aboyaient parce que les loups étaient autour du campement !

– Comment vos hôtes considèrent-ils cette femme qui voyage seule ?

– Les hommes sont plutôt timides et pleins d'attentions, pas du tout machos ni entreprenants. Je me souviens d'un guide qui ne disait presque rien, qui ne se retournait jamais pour voir si j'étais toujours là, et qui un jour a laissé tomber à mes pieds, en cadeau, un galet sur lequel il avait peint lui-même un visage d'une incroyable finesse. En général, pour eux, je suis plutôt un homme qu'une femme.

– Comment la photographe a-t-elle réagi à cette aventure ?

– En rentrant de mon premier voyage en Mongolie, j'ai décidé de me lancer dans la couleur, alors que j'avais toujours travaillé en noir et blanc. Les paysages mongols sont très gris, il y a beaucoup de rochers, peu d'herbe,



Inspiration. Depuis huit ans, la galerie Saint-Merri à Paris expose ces artistes du monde arctique dont les cotes n'ont pas attendu l'indépendance du territoire Nu-



navut pour grimper et figurer dans les musées canadiens et américains. Rue Saint-Merri, on s'offre une belle sculpture pour 500 à 50 000 francs.

aucun arbre, mais les Mongols portent des couleurs à la fois belles et sourdes, des mauves, des bruns, avec parfois une touche éclatante, une ceinture orange. Chez les Kazakhs de l'Altai, les femmes passent leur temps à broder, et l'intérieur des « gers » (les tentes) est magnifiquement décoré. Mon premier travail a d'ailleurs largement été consacré à ces intérieurs et aux femmes. Ensuite, je me suis tournée vers les chevaux, j'ai essayé de rendre l'osmose du cavalier, de sa monture et de la nature. Dans mon troisième voyage, j'ai cherché les chamans. J'en ai rencontré, j'ai assisté à une cérémonie, mais je n'ai pas fait de photos.

– Votre prochain voyage ?

– J'y retourne en juillet. Je ne sais pas encore combien de temps je resterai. ■

INTERVIEW GILLES VERDIANI